

Vendredi 13 janvier 2023

LES CHOSES - UNE HISTOIRE DE LA NATURE MORTE DEPUIS LA PRÉHISTOIRE (EXPO LOUVRE 2022)

Par Monsieur Fabrice CONAN, Historien de l'art et conférencier



Ce vendredi 13 était synonyme de retrouvailles avec nos adhérents qui ont renoué avec la tradition de la galette mise à mal par la pandémie et surtout avec Fabrice Conan qui, depuis trois ans, n'avait pu nous faire partager son érudition et son enthousiasme pour l'histoire de l'art. Il nous a fait découvrir l'exposition en cours au Louvre, consacrée aux Choses, c'est-à-dire l'histoire de la nature morte (expression apparue en 1757). La représentation des objets inanimés a longtemps été minorée dans le classement pictural, jugée par Aristote non édifiante, accessible aux femmes, c'est tout dire !

Et pourtant, même représentées pour elles-mêmes, les choses disent la présence humaine. Derrière les haches du tumulus de Gavrinis, celle du chasseur néolithique, derrière la mosaïque pompéienne, le luxe ostentatoire du riche Romain qui affirme sa réussite. Un luxe bien inutile au moment dernier, souligne Fabrice Conan.

La nature morte se fait très tôt l'écho des interrogations de l'homme sur sa finitude. Memento mori, que tu sois vêtu de pourpre ou de haillons. Les Vanités traversent les siècles jusqu'à l'effrayant *Bronze Skull* de Jake et Dinos Chapman. Les crânes s'accompagnent d'une profusion de symboles (papillon de l'âme, citron pelé de l'amertume de l'existence).

Au XVe siècle, Rogier van der Weyden parsème de discrets objets symboliques de la pureté de la Vierge, son *Annonciation*. Dès le XVIe siècle et surtout dans la peinture hollandaise du XVIIe siècle, les objets occupent le devant de la scène reléguant à l'arrière-plan les personnages.

L'accumulation, le choix des objets, des fruits, des légumes ou des animaux deviennent un langage codé dont les contemporains décryptent l'enseignement moral.

Certains symboles nous parlent encore ... en témoignent les trois semaines nécessaires au choix de l'affiche de l'expo : il fallait trouver des végétaux dont la vue ne débride pas les instincts artistiques des voyageurs du métro, ironise avec humour notre conférencier.

Cette exposition foisonnante où les œuvres dialoguent à travers les siècles nous plonge dans l'Histoire, nous interroge sur nos rapports à ces objets que nous savons sensibles, les animaux.

La scrutatrice tête de porc de Beuckelaer (1568), la *Nature morte à la tête de mouton* de Goya, ne sont-elles pas l'écho des boucheries guerrières ? La *Cabeza de vaca* d'Andres Serrano nous accuse. Still Life, gigantesque poulet de 3m de haut (2009) ou les insectes robotiques de Nicolas Darrot (1998) nous rappellent que nous exploitons, manipulons le vivant.

Fabrice Conan a dû choisir parmi les 170 œuvres présentées par Laurence Bertrand- Dorléac. Il reste critique sur certaines interprétations (les coquillages comme dénonciation de l'empire colonial hollandais) mais il nous invite à aller plus loin. Il n'hésite pas à mettre en lumière deux œuvres contemporaines : *Bon retour aux héros*, accumulation « patriotique » de chewing-gums de Felix Gonzalez-Torres de 1991 et le *Pilier des migrants disparus* aux ballots colorés érigés sous la pyramide par Barthelemy Toguon en 2022. L'art témoigne toujours de l'instant dans lequel il est créé, conclut-il, chaleureusement applaudi par un public nombreux et attentif.

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 20 janvier 2023

GÉOPOLITIQUE DE L'INTERNET

Par Monsieur Christophe GIRAUD, Docteur en Géographie, Cartographe



Malgré une météo « glissante », les adhérents de l'UTATEL étaient nombreux pour la première venue à Brive de Christophe Giraud, docteur en géographie et cartographe. Avec aisance, pédagogie et l'appui d'un diaporama vivant et très documenté, l'universitaire a rappelé les bases du vocabulaire de l'internet. Si 85% des Utatéliens sont aujourd'hui connectés, connaissaient-ils les navigateurs Duck Duck Go, le moteur de recherche russe Yandex, le chinois Bandu qui ont le quasi-monopole dans leurs Etats respectifs alors que l'Europe googlelisée est, « internettement » parlant, une colonie des Etats-Unis ?

Analysant le cyberspace, Christophe Giraud a souligné qu'il n'était pas une « pluie numérique » de données codées 0 ou 1 qui empruntent de mystérieux conduits mais un ensemble d'infrastructures – câbles et data centers- dominé par la Triade. Un cyberspace stratifié en couches infrastructurelle, logicielle et cognitive. Un cyberspace dont nous ne percevons, pour la plupart, que la partie émergée de l'iceberg, le World Wide Web, sans accès aux données du Deep Web, accessible par Tor ou du Dark Web fréquenté par les cybercriminels. Un cyberspace vulnérable aux dents de requin, aux virus paralysants, au « defacing », « pharming » ou autre « man in the middle ».*

Balbutiant dans les années 60-70, Internet indispensable aux besoins de l'armée des Etats-Unis et influencé par la contre-culture américaine naît en 1989. Depuis, sa croissance est étourdissante. Les flux s'emballent et se mesurent en quintillions soit 1 milliard de trillards...

Internet bouleverse les données géopolitiques par sa connaissance des Etats – Google possède plus de données sur la France que l'Insee-, par sa capacité à informer et mobiliser, influant autant sur l'élection d'Obama que faisant éclore les Printemps arabes.

Un bouleversement à la hauteur des enjeux économiques, entre opportunités de développement et combats impitoyables.

La cyberéconomie transforme la société, rebat les cartes de l'emploi, de la hiérarchie des salaires entre hyper qualification et ubérisation, creuse les inégalités entre les entreprises et les territoires, interroge sur la protection sociale des travailleurs indépendants ou des salariés des GAFA. Malgré la « fracture numérique », les tensions croissantes entre la Chine et les Etats-Unis, l'impact environnemental des data centers, les succès de la Nouvelle Economie sont incontestables. En témoignent le chiffre d'affaires et le nombre de salariés d'Amazon, l'importance dans nos vies de l'internet mobile qui nous permet l'accès gratuit et immédiat à la connaissance, à l'information.

Surtout, insiste le géographe, Internet refonde les relations entre les Etats qui se livrent à des guerres numériques et à la cybersurveillance mutuelle, sous la domination des Etats-Unis, de la Russie et de la Chine. Irak 1991, Estonie 2007, Iran 2010, aujourd'hui guerre en Ukraine ... Internet est une arme de guerre et de déstabilisation prisée aussi des terroristes. Cet outil formidable source de manipulations, désinformation, harcèlement est un défi éthique, conclut le conférencier avant d'échanger avec un public très intéressé.

*defacing substitution d'une page à une autre pharming redirection non souhaitée vers un autre site

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 27 janvier 2023

CONNAISSEZ-VOUS EINSTEIN ?

Par **Monsieur Antoine CONTRERAS**, Ingénieur en informatique



Astronomie, aéronautique, physique... autant de passions qu'Antoine Contreras veut faire partager au plus grand nombre. Mission accomplie au Rex où se pressait un très nombreux public avide de parfaire sa connaissance d'Einstein. Tout le monde connaît son irrévérencieux portrait, son humour, l'associe à la célèbre formule $e=mc^2$ (dont le père est en réalité Henri Poincaré) mais qui est-il vraiment ? Comment est-il devenu le savant le plus connu et le plus important du XXe siècle ? Qu'a-t-il réellement découvert ? Quelle influence sur notre vie quotidienne ? Quelle postérité scientifique aujourd'hui ?

Dans un exposé vivant, pédagogique, Antoine Contreras a retracé les débuts d'un génie qui ne doit rien à l'I.A et au Big Data, ne s'explique pas par un cerveau exceptionnel mais par sa capacité à faire des expériences de pensée qu'il traduit en langage mathématique. Ses intuitions deviennent des théories qui se valideront par l'expérience ou des découvertes qui les confirmeront parfois à plus d'un siècle d'écart. Les ondes gravitationnelles qu'il met en lumière en 1916 seront détectées en 2016, les trous noirs qu'il prouve mathématiquement seront photographiés en 2019.

En 1905, à Berne, le discret expert technique chargé de l'examen des brevets découvre les photons, les atomes, les molécules, l'antimatière. L'éther luminifère sur lequel se basait toute la physique n'existe pas. La lumière dont la vitesse est constante se propage dans le vide. Le retentissement de ses découvertes lui ouvre les portes de la prestigieuse université de Berlin où en 1915, il énonce sa théorie de la relativité. Il a 36 ans. Ses travaux pour lesquels il reçoit le prix Nobel en 1921, démontrent l'équivalence entre l'énergie et la matière mais contrairement à une idée reçue, il n'est pas responsable de la bombe atomique. Lorsqu'Otto Hahn découvre la fission nucléaire en 1944, Albert Einstein, adulé dans le monde entier mais juif, a fui l'Allemagne nazie et poursuit ses recherches à Princeton. Il y décèdera d'une rupture d'anévrisme aortique en 1955 sans savoir que ses théories sont aujourd'hui validées par les progrès de l'astrophysique ou les expériences du Synchrotron et du LHC* du CERN.

Sans ce génie, notre environnement ne serait pas le même : des prothèses auditives aux moteurs d'avion, du GPS ou des fours micro-ondes aux écrans, à la fibre optique ou aux centrales nucléaires.

Lui qui a révolutionné la physique et notre connaissance de l'Univers était aussi, souligne l'ingénieur en informatique, un humaniste humble mais engagé, pacifiste, anticonformiste, libre-penseur pour qui « l'imagination (était) plus importante que le savoir », pour qui « le mot progrès n'aura aucun sens tant qu'il y aura des enfants malheureux ».

Applaudissements nourris et nombreuses questions ont témoigné de l'intérêt de l'auditoire.

*LHC Large Hadron Collider ou grand collisionneur de hadrons est le plus grand et le plus puissant accélérateur de particules.

CERN Organisation européenne pour la recherche nucléaire

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 3 février 2023

LA PEINTURE AMÉRICAINE

Par **Monsieur Alexis DRAHOS, Docteur en Histoire de l'Art à l'Université Paris IV-Sorbonne**



Alexis Drahos, pour sa 2e venue à l'UTATEL, nous a fait découvrir les débuts de la peinture américaine, de la naissance du jeune Etat à la fin du XVIIIe siècle au milieu du XIXe siècle.

Des peintres méconnus puisque leurs œuvres sont restées, à de rares exceptions près, sur le sol américain. Des peintres pour qui l'Europe, terre natale de certains d'entre eux, est le modèle absolu. Ils respectent la hiérarchie des genres et privilégient la peinture d'histoire ou la peinture religieuse et mythologique, restent fidèles aux codes hérités de la Renaissance. Rome, Paris, Londres, autant d'étapes de leur Grand Tour qui leur révèlent les chefs d'œuvre de la peinture italienne et flamande, la poésie des ruines antiques, les interrogent sur la vie et la mort des grandes civilisations mais aussi les met en contact avec leurs contemporains Jacques-Louis David, Thomas Lawrence ou William Turner.

Parmi eux, John Singleton Copley, Benjamin West admirateurs de Titien, Poussin ou Van Dyck n'hésitent pas cependant à transgresser certains codes. En 1770, West et sa *Mort du général Wolfe* choquent : absence de toge remplacée par l'habit rouge de l'armée anglaise, présence au premier plan d'un Indien pensif bafouent les représentations néo-classiques.

Des peintres qui partagent la passion de leurs contemporains pour les découvertes archéologiques et les sciences naturelles. *L'exhumation du mastodonte*, œuvre de Charles Wilson Peale fondateur d'une dynastie d'artistes aux prénoms évocateurs (Raphaëlle, Rembrandt, Rubens, Titien) témoigne de l'engouement pour la paléontologie que partage le président Thomas Jefferson. Peale fondera même un musée d'Histoire Naturelle qu'il dévoile en 1822 dans *L'artiste dans son musée*.

Des peintres, insiste le conférencier spécialiste des rapports entre l'art et la science, qui parsèment leurs œuvres d'allusions aux débats scientifiques qui opposent fixistes et évolutionnistes, diluvianistes et glaciologues. Des peintres qui se veulent pédagogues à l'instar de Samuel Morse ingénieur développeur du télégraphe électrique.

C'est Washington Allston, figure du dandy romantique (*Autoportrait* 1805) marquée par l'esthétique du sublime du peintre italien du XVIIe siècle Salvador Rosa, qui, le premier, manifeste son intérêt pour le paysage. Il annonce ainsi l'« Ecole » de l'Hudson River.

Thomas Cole entre 1820 et 1840, Frederic Church entre 1850 et 1860, font des paysages les véritables protagonistes de leurs œuvres. Conscients de la fragilité de la nature face à la menace de la modernité, ils se font, comme Cole dans le cycle du *Cours de l'empire*, l'écho des rapports entre nature et culture. Profondément influencé par les travaux et les explorations de Humboldt mais aussi par Turner, Frederic Church donne à voir la puissance des paysages sud-américains, la luxuriance de leur flore, leurs spectaculaires phénomènes naturels dont il fait la synthèse en 1859 dans *Le cœur des Andes*.

Dense mais trop brève incursion dans cette période de la peinture américaine. Des contraintes ferroviaires ont limité les échanges avec notre conférencier apprécié par le nombreux public. Il doit revenir en octobre nous présenter les années 1850-1920.

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 24 février 2023

LES FRUITS DE DEMAIN DANS NOS JARDINS

Par **Monsieur Jean-Yves MAISONNEUVE** Arboriculteur-conférencier, Fondateur des Jardins de Pomone



Bel après-midi de découverte au Rex transformé en jardin extraordinaire par le magnifique diaporama de Jean-Yves Maisonneuve que nous accueillions pour la troisième fois. Le nombreux public a ainsi cheminé au plus près des fruitiers aux espèces comestibles du Jardin de Pomone, cette déesse des Etrusques et des Romains dont l'Eglise, sans doute peu portée à la dégustation fruitière, (il est vrai qu'une pomme fut à l'origine de tous nos malheurs) supprima le culte en 840.

Demain dans nos jardins, pas de pastèques cubiques faciles à empiler pour la grande distribution- eh oui la Nouvelle Zélande est pionnière- mais des fruits « faciles à conduire » selon les propos de l'arboriculteur. Des fruits portés par des arbres ou arbustes anciens, oubliés dans notre pays mais toujours consommés et appréciés chez les Anglo-Saxons ou en Asie.

Il faut oser le sauvage et replanter dans nos jardins amelanchier, sureau, arbousier, épine-vinette, azerolier aux fleurs délicates, voire plus connu fuchsia qui, outre ses superbes inflorescences, offre des baies soyeuses promesses de délicieuses confitures ou de savoureux crumbles.

Il faut retrouver les fruits perdus du cornouiller avec le bois résistant duquel nos ancêtres confectionnaient roues de carriole, cornemuses ou marteaux de commissaires-priseurs, mais aussi du groseillier à maquereau, du néflier, du cognassier aujourd'hui injustement méprisés. Des fruits faciles à récolter mais qui doivent être blets ou transformés pour figurer au menu.

Si nous nous soucions de diététique, il faut nous tourner vers l'aronia, l'argousier, le cassis, l'eleagnus riches en antioxydants ou en lycopène. L'industrie pharmaceutique, les magasins voués à la nature et au bien-être ne s'y sont pas trompés et ont fait de la canneberge, des baies de Goji ou des raisins du Chili des produits stars et juteux... financièrement. Or, ils peuvent pousser dans nos jardins, constate Jean-Yves Maisonneuve.

Il faut aussi découvrir et nous laisser séduire par la caseille née de l'hybridation du cassis et de la groseille, la mûroise née des amours de la mûre et de la framboise, la framboise jaune ou noire, toutes nouvellement créées, le feijoa, l'asimine, le pluot ou le sumac américains, la mûre du Japon ou l'akebia et le kiwai asiatiques.

Au terme de sa conférence, Jean-Yves Maisonneuve nous incite à nous laisser tenter par jujubes, pistaches et autres grenades ou figes de Barbarie, fruits de Méditerranée.

Autant d'alternatives aux fruits sans pépins, sans noyau, impossibles à ressemer, hors sol. A quoi sert alors la fleur ? Et la terre ? s'interroge l'amateur des fleurs et des fruits inquiet de cette remise en cause de la sexualité végétale et de l'industrialisation de la production fruitière.

Faute de confitures ou jus de fruits à déguster, le public enthousiaste s'est rué sur les ouvrages de notre conférencier avant de se précipiter chez les pépiniéristes et pourquoi pas d'envisager un petit voyage près de Saint-Jean d'Angély.

Texte de Marie Dominique COULON

DEUX FÉMINISTES ANDRÉ LÉO ET PAULE MINCK

Par Madame Marie-France BOIREAU Professeur honoraire CPGE, Agrégée de lettres, Docteur en littérature



Pour sa 2^e venue à Brive, Marie-France Boireau a fait découvrir au public du Rex deux féministes oubliées, occultées comme tant d'autres alors qu'elles étaient souvent au premier rang des révolutions de 1789, 1848 ou de la Commune de 1871. Ni affiliées à un parti constitué, ni déportées en Nouvelle-Calédonie comme Louise Michel, André Léo pseudonyme de Victoire Léodile Bera (1824-1900) et Paule Minck, née Adèle Paulina Mekarska(1839-1901) ont pourtant ardemment combattu pour l'égalité.

Combat difficile en un siècle où la femme est pensée de nature inférieure, vouée au rôle de vestale ménagère, de procréatrice docile aux besoins du patriarce être de courage et de raison qui seul peut être citoyen. Une misogynie qui irrigue les milieux les plus progressistes...Relisons Proudhon !

Nées dans des milieux très différents- petite bourgeoisie rurale de robe, franc-maçonne et jacobine pour André Léo native de Lusignan, aristocratie polonaise réfugiée en France après la répression de l'insurrection de 1830, pour P. Minck, née à Clermont-Ferrand-, elles ont reçu une solide instruction.

André Léo rencontre Gabriel Champseix journaliste au *Peuple* de Limoges qui, poursuivi pour délit de presse, s'exile à Lausanne. Elle l'épouse et en a deux enfants André et Léo. En 1859, retour à Paris à la faveur de la loi d'amnistie mais en 1863 Champseix décède. André Léo devient la compagne de Benoit Malon, grande figure du socialisme. Elle milite pour l'égalité des femmes avec Paule Minck qui, depuis 1867, survit à Paris de travaux de couture et de cours de langues mais donne une série de conférences publiques sur le travail des femmes. Oratrice flamboyante, elle n'hésite pas, « agent révolutionnaire » d'un socialisme antiautoritaire, à galvaniser ses auditoires à Paris et en province.

Femmes de terrain, elles participent aux assemblées ouvrières. Journalistes, elles écrivent : A.L. de nombreux articles dans le journal *La Sociale* tandis que P.M signe un brûlot *Les mouches et l'Araignée*, métaphore du peuple au sang sucé par Napoléon III.

En 1871, pendant la Commune, elles œuvrent pour la création de comités : Union des femmes pour la défense de Paris et des soins aux blessés(AL), Comité de vigilance de Montmartre pour PM. Elles cherchent à sensibiliser la province et les campagnes à la cause de l'insurrection parisienne.

Ayant échappé à la répression de la Semaine Sanglante au prix de l'exil en Suisse pour PM, amnistiées en 1880, elles n'abandonnent pas leur lutte pour l'égalité des hommes et des femmes et surtout pour l'éducation fondée sur une école laïque, mixte, donneuse de sens et surtout n'excluant pas les plus faibles.

Marie-France Boireau, au terme de son exposé, insiste sur la convergence des itinéraires de ces deux femmes qui refusent l'idée d'une identité naturelle spécifiquement féminine, luttent contre toute forme d'oppression, défendent instruction laïque et valeurs socialistes, repensent les rapports entre Paris et la province. L'austère réformiste, la socialiste de la rupture qui légitime l'usage de la violence, malgré des tempéraments très différents n'ont jamais renoncé à l'utopie sociale.

NB : Impossible de résumer la vie privée de Paule Minck

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 10 mars 2023

PLAISIRS ET DANGERS DU VOYAGE DANS LE MONDE ROMAIN

Par **Monsieur Gérard COULON** - Archéologue, Historien et Écrivain



Avec Horace, Properce et Pline le Jeune comme guides et surtout Gérard Coulon, historien et archéologue, l'auditoire a partagé les plaisirs et les dangers du voyage dans le monde romain. Un voyage essentiellement terrestre car le conférencier a exclu de son exposé déjà dense, les échanges économiques et la navigation.

Elançons-nous donc sur les 324 000 km de routes sillonnant et contrôlant un immense empire. Des routes qui contrairement aux célèbres Via Appia ou Domitia, ne sont pas toujours pavées mais s'apparentent, en dehors des agglomérations, à des chemins de terre rectilignes à moins d'aménagements spéciaux pour le franchissement des cours d'eau et des montagnes. Des routes où l'on ne circule pas de nuit et rarement à la mauvaise saison. Nous n'y sommes pas seuls.

Nous y croisons des soldats lestés de 40 kg de barda qui marchent 20 à 25km par jour avant de construire leur camp, des cavaliers, fonctionnaires ou chargés de mission qui, changeant de monture de relais en relais, peuvent couvrir 126km par jour, des étudiants, des pèlerins et nombre de véhicules à la diversité attestée par les bas-reliefs de Trèves ou de Cologne dont les représentations sont confirmées par des fouilles récentes. Aux cisiums, rapides cabriolets à 2 ou 4 roues, prisés des jeunes patriciens pressés, nous pouvons préférer les carpentums ou les raeda-s conduits par un cocher à cuculus (c'est plus mignon que capuchon) qui peuvent transporter plusieurs voyageurs, sont bien suspendus et tournent facilement grâce à leur avant-train mobile. Et pourquoi pas un trajet en luxueuse carruca dormitoria à 4 roues à moins que, confiants dans la musculature de nos esclaves, nous optons pour une lectica aux rideaux bien tirés, propice au travail intellectuel...et aux étrointes tarifées.

Pour faire un bon voyage, n'oublions pas notre viaticum, regroupons-nous et remettons-nous en à Mercure, aux lares voyageurs, aux déesses des carrefours auxquels nous ne manquerons pas de faire des sacrifices et d'offrir des ex-voto si nous avons échappé aux brigands, aux noyades, aux loups et autres ours féroces,. Heureusement, nous disposons de guides plus maniables que la Table de Peutinger qui nous donnent itinéraires, distances en lieues, localisation des villes thermales, des chefs-lieux et surtout des aires de repos. Tous les 10/20km des mutationes, tous les 30/50km des mansiones qui offrent gîte, couvert, thermes, distractions. Aux hôtelleries réservées aux fonctionnaires s'ajoutent de nombreuses auberges, fréquentées par les voyageurs modestes, plus ou moins propres, plus ou moins bien famées, qui affichent leur menu. Le vin y abonde, les dés y sont parfois pipés, les servantes toujours montantes. L'auberge de Lucius Calidus Eroticus et de Fannia Voluptas dont la stèle est conservée au Louvre devait être une bonne adresse.

Nous aurions encore longtemps cheminé avec Gérard Coulon dont le remarquable diaporama nous a plongés au cœur de la vie et des croyances des Romains. Le public, loin d'être hodophobe, n'a pas fait sien ce graffiti pompéien : « Nous avons eu envie de venir ici mais maintenant nous avons encore plus envie d'en repartir ».

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 24 mars 2023

A L'OMBRE DE L'ARARAT : UNE GÉOGRAPHE EN ARMÉNIE

Par **Madame Françoise ARDILLIER-CARRAS, Professeur émérite des Universités, Docteur, Agrégée de Géographie**



Il y avait foule au Rex pour partager l'histoire d'amour que vit depuis 1997, la géographe Françoise Ardillier-Carras avec l'Arménie, petit pays du Caucase enclavé qui ne fait pas la Une même lorsqu'un interminable conflit* fait, à l'automne 2020, des milliers de morts –ce qui est beaucoup pour une population de 3 millions d'habitants-.

Plus de 20 ans que la géographe chemine, décrypte les paysages, va à la rencontre des populations pour comprendre leur mode de vie, interroge les anciens dont les parents et les grands-parents ont connu les bouleversements d'une histoire récente douloureuse, met ses pas dans ceux de Pierre Bonnet, géologue, dont les photographies prises entre 1909 et 1914, lui ont servi de guide, rédige des carnets de voyage qu'elle illustre de cartes, croquis, aquarelles et photos.

Décrypter les paysages c'est « soulever les plis du relief », un relief montagneux. Plus de 90% du territoire est à plus de 1000m ; le volcanisme omniprésent, des sublimes cônes de l'Ararat, Massis le grand 5165m et Sis le petit 3925m à la masse du mont Aragats, « un Cantal de 150km de tour », des orgues basaltiques au lourdes coulées posées sur les roches sédimentaires dont le tuf rose embellit la capitale Erevan et enchâssent les monastères.

Ce territoire menacé par les mouvements tectoniques, à l'organisation contrainte par la pente est aussi un immense château d'eau riche en cascades, zones humides, réserves hydrologiques telles celles du lac Sevan. Plaines ou plateaux fertiles ont fixé villages et monastères car c'est sur l'Ararat qu'échoua selon la Bible, l'arche de Noé, l'amateur de vin. Déjà, en 6100 avant notre ère, on produisait ici du vin. Du vin sans doute bien utile au culte dans ce pays qui est le plus ancien pays chrétien au monde. En témoignent monastères et églises éparpillés même sur les versants les plus escarpés, nombreux Khatchkar (croix-pierres).

Il faut aussi « tirer les fils d'une géographie de l'oubli » insiste la conférencière. Un oubli lié au génocide de 1915, au traité de Lausanne de 1923 qui amputa le territoire et donna l'Ararat à la Turquie qui verrouille depuis 1992 85% des frontières arméniennes, au collectivisme de l'URSS dont l'Arménie fut une république jusqu'en 1991.

Les populations rurales durent abandonner leurs villages montagnards pour des sovkhozes et kolkhozes de plaine ou des villes-champignons nées de l'exploitation minière, les ressources en eau furent pillées, les églises et monastères abandonnés. Aujourd'hui, les Arméniens se réapproprient leurs villages, manifestent leur ferveur religieuse, parient sur une agriculture et un élevage productifs, avec l'aide de la diaspora ou d'associations comme celle de Françoise Ardillier Carras, Caucase-Arménie-Plus. Beaucoup regrettent néanmoins l'ère soviétique dispensatrice de ressources énergétiques et de sécurité.

C'est par le problème des frontières aux incohérences voulues par Staline et aujourd'hui volées en éclats sous les coups de l'Azerbaïdjan qui isole et affame le Haut-Karabagh depuis 100 jours, grignote aussi le territoire arménien privé du soutien russe, que F.A.C conclut son passionnant exposé avant de répondre aux nombreuses questions du public.

*avec l'Azerbaïdjan

Texte de Marie Dominique COULON

Vendredi 31 mars 2023

DES ABEILLES, DES HOMMES ET DES FLEURS, FIN DE LA LUNE DE MIEL ?

par Madame ANNE REYSS, Ancien professeur de biologie en Classes Préparatoires (Agro-Véto) à Paris



Anne Reyss, fidèle conférencière de l'UTATEL, nous a fait partager sa fascination pour un monde que nous côtoyons et admirons depuis des millénaires, celui des abeilles pourvoyeuses de miel, propolis, gelée royale dont nous ne saurions nous passer. Pourtant, nous* menaçons ce monde de disparition.

De magnifiques illustrations nous font découvrir *Apis mellifera* qui a colonisé le monde, à l'exception du Sahara et de l'Antarctique. Les chiffres donnés par la naturaliste sont spectaculaires : apparues il y a plus de 30 millions d'années, elles forment des colonies atteignant 20 000 individus en hiver, 60 à 80 000 individus au cœur de l'été. C'est en mai qu'« il flotte au gré du vent comme une nuée sombre » lorsqu'un essaim de 10 000 abeilles fonde une nouvelle colonie.

Virgile n'est pas le seul à être subjugué par l'organisation de cette société où règnent consensus et démocratie participative autour de la reine qui après s'être accouplée en vol avec une quinzaine de faux-bourçons, diversité génétique oblige, pond 2000 œufs par jour. Dans la nursery du couvain, de mai à juin, on enregistre 1000 naissances quotidiennes. Fécondés, les œufs donneront reine et ouvrières, non fécondés, ce seront les faux-bourçons. Division du travail, choix du site de la construction aux alvéoles hexagonales, régulée thermiquement par les ventileuses (250 battements par seconde) et les réchauffeuses (thorax à 43°), détection des fleurs et repérages dans l'espace, orientation, nécessitent une coopération sans faille. Par leurs antennes, leurs phéromones, leurs danses, leur captation de la lumière, les abeilles communiquent entre elles. Elles sont même capables de mémoriser leurs apprentissages.

Dès la Préhistoire, l'humanité a cueilli le miel puis mis les abeilles dans des ruches, signant le début de l'apiculture à laquelle l'Antiquité consacre de nombreux traités. Offrandes et nourriture des dieux, thérapeutique, antiseptique, aphrodisiaque, cosmétique, le miel s'échange dans tout le bassin méditerranéen et s'impose dans l'alimentation jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. La cire est, quant à elle, indispensable à la conservation mais aussi à l'enseignement (tablettes), à la sculpture et à la peinture. L'abeille productive, travailleuse, ordonnée, devient symbole divin et politique: Napoléon légitimé par Childéric !

Et pourtant, l'abeille est menacée : sans la fleur, pas d'abeille mais sans abeille, pas de fleur. Vecteur exceptionnel du pollen, l'abeille offre à la fleur la modalité pour se reproduire. La pollinisation assure à 90% des espèces végétales leur pérennité et la conquête de nouveaux territoires. L'intensification de l'agriculture, la stérilisation des sols, l'usage des pesticides, fongicides et autres néonicotinoïdes détruisent les écosystèmes. 20 à 30% des colonies d'abeilles ont disparu dans le monde, 50% aux Etats-Unis. Le jaune somptueux du colza masque difficilement les mouroirs de nos indomptables abeilles si longtemps gérées par l'homme, jamais domestiquées car toujours maîtresses de leur reproduction, souligne la conférencière.

Avec force, Anne Reyss nous met en garde : sauver l'abeille, c'est sauver l'homme. « Nous sommes tous touchés, tous cruciaux » mais la nature parle et nous n'écoutons pas.

* l'humanité pas le public de l'UTATEL !

Texte de Marie Dominique COULON